

PAR FRÉMONT ET PAR VAUX, IMAGES DU XIX^{ème} SIÈCLE.

Des champs au métier à tisser, de l'église à l'école, du café aux causeries sur "le pas de la porte", Jeannine VERDIER, habitante du hameau de Frémont, nous raconte avec nostalgie et émotion la vie quotidienne des villageois de Vaux-en-Amiénois au XIX^{ème} siècle.

Au XIX^{ème} siècle, les campagnes se modernisent lentement. L'agriculture se perfectionne, le confort gagne les maisons ; l'instruction progresse, la protection sociale apparaît pour les plus déshérités.

Vaux est l'une des communes les plus pauvres du département : on compte 60 familles nécessiteuses en 1855, 103 en 1868. Sans cesse il faut lever des impositions exceptionnelles. On adresse des lettres à l'Empereur en toute occasion : la naissance et le baptême de son fils, les attentats dont on est victime, sa fête.

La commune compte 919 habitants (soit 212 foyers) en 1836. En 1896 il y a 554 habitants dont 427 à Vaux, 127 dans les 2 hameaux de la Chapelle (à 600 m) et à Frémont (à 1700 m). 420 personnes ont plus de 16 ans, 75 enfants fréquentent l'école. La population diminuera progressivement : 324 habitants en 1931. Cette régression est due à l'émigration vers les villes et à la faible natalité. Une lente remontée s'est opérée avec la création de la zone industrielle.

LE FIL DES JOURS :

*Une maison de brique rouge,
tremble sur l'eau,
on entend un oiseau qui bouge
dans le sureau.*

(Anna de Noailles).

La vie est dure au XIX^{ème} siècle. La population vit essentiellement de la terre et du tissage. Les agriculteurs cultivent du froment, du méteil, du seigle, des lentilles, de l'orge, de l'avoine, du

sarrasin, des pommes de terre, des carottes, des betteraves, des œillettes, du sainfoin, de la luzerne, du trèfle, de la minette.

Trois bergers surveillent les quelque 2200 bêtes à laine sur les 1062 hectares pâturables. Ce cantonnement en trois parties est le même depuis des temps immémoriaux et résiste à toute contestation.

Imaginons un instant la vie de ce village où règne une activité bruyante : l'atelier du maréchal-ferrant ou du charron ; celui du menuisier qui fait des navettes pour les métiers à tisser.

Chez la mercière, la boulangère, le boucher, les cordonniers, les charcutiers, se pressent les habitués. Le dimanche on se retrouve dans l'un des neuf cafés du village. Dans toutes les maisons règne le bruit sourd des métiers à tisser des 140 tisseurs, fileurs et sauteurs...

Les deux moulins tournent leurs ailes au vent et leur tic-tac répétitif ne s'éteindra qu'en 1920 pour l'un, en 1940 pour l'autre... Leur bruissement restera dans les mémoires lié à l'odeur chaude du pain, aux bruits du café voisin.

Mais tout cela n'est que poésie : la vie est rude au moulin. "Chés Magniès" appartiennent à la famille Delhomel et pour eux les hivers sont longs : l'un d'eux meurt de froid dans les années 1830 avec son fils sur le plateau du moulin. Leur compagnie : leurs chiens, les paysans qui apportent leur blé, les contrebandiers en tabac qui trouvent là un lieu de réunion propice à leurs activités.

Les paysans fréquentent les foires de la région jusqu'à Corbie, Contay, la foire aux bestiaux et la foire aux laines d'Amiens.

Pour améliorer la vie, on construit des écoles, on met en valeur des "terrains vains et vagues", les friches. On plante des ormes ; la Grande Montagne puis la Petite Montagne sont mises en culture ; des rondes de nuit sont instaurées dès 1846 ; un corps de sapeurs-pompiers est créé et doté d'une pompe à incendie avec ses 30 seaux de zinc ! Des chaumières disparaissent.

Mais la misère reste grande. Voici telle famille. Le père est manchot ; il vient de faire une chute de 8 mètres. Peut-être ne quittera-t-il plus son lit. La mère est "goutteuse, myope, malade". Il reste trois enfants à la maison. L'aîné a 24 ans, il a été réformé pour myopie excessive et faiblesse de constitution ; il touche un maigre salaire de domestique.

En voici une autre. La mère est seule, âgée, malade. Une fille est infirme, une autre paralysée, une troisième est folle. Les deux autres vivent dans l'indigence.

L'asile ouvrier ouvert en 1855 et le recours à la charité privée ou publique ne suffisent pas, non plus que les travaux d'utilité communale.

Les fêtes ponctuent le rythme de cette vie rude : la moisson, les fêtes religieuses, la fête locale, la plantation des "Mais". Le 14 juillet on organise un bal public ; le village s'illumine grâce aux lanternes vénitiennes et le temps d'un feu d'artifice ; on distribue des gâteaux et du vin aux enfants ; sur la place ils font des courses en sac et jouent au "tamis". Sinon, il y a les moments d'inaction sur "le pas de la porte" et le café le dimanche. Amiens n'est pas très loin ; on y va à pied.

REPOS

L'air frais dans les rubans, de la boue aux sabots, les gens vont à la messe et

semblent bien heureux. Il a tant plu la nuit, mais le ciel est si bleu qu'à la mirer la boue et les sabots sont bleus (Paul Fort).

Seuls les plus âgés se souviennent de l'animation passée : la semaine sainte ne retentit plus du bruit des crécelles des enfants de chœur armés de leurs "bathlés" ; les "mais" décorés de sureau ou de lilas ne fleurissent plus aux portes des filles à marier. Quant au réveillon il a remplacé maintenant le chocolat chaud, récompense d'après la messe de minuit, suivie dans la nef où le froid vous coulait dans le dos comme une pluie d'hiver...

L'église a été construite sans doute avant 1560. Au XVII^{ème} siècle, la nef est agrandie pour accueillir le nombre accru de fidèles.

Bien des aspects actuels de l'église sont ceux que connaissait le paroissien du siècle dernier : les murs mêlant pierres et briques, le clocher carré, de chaque côté du portail des extrémités de poutres décorées de têtes sculptées ; dans l'église, les bancs de bois séparés en deux travées, les stalles sculptées dans le chœur, les fonds baptismaux, l'escalier en colimaçon menant à la tribune.

Au XIX^{ème} siècle, de nombreux travaux sont envisagés, pas toujours effectués, faute de moyens : le clocher, la tribune. Une nouvelle sacristie est construite ; on envisage d'abord de la construire sur l'emplacement de l'ancien cimetière. Mais on préfère la construire dans le jardin du curé à l'endroit de la porte cochère.

Le portail est réparé. Deux perrons sont construits à l'église avec des grès des murs de l'ancien cimetière. Des barres de fer sont installées au plafond de l'église ; elles se substituent aux poutres de bois qui masquent le chœur et la nef. Les travaux sont pris en charge par la fabrique.

Une fenêtre croisée est ouverte au sud, façade non éclairée. Le financement est assuré par M. Rouillard, rentier à

Amiens, en remerciement du droit de chasse qu'on lui accorde.

Le curé desservant habite au presbytère avec sa bonne, un presbytère bien délabré dont les murs de clôture en terre couverts de chaume se lézardent de plus en plus. Le curé reste souvent plusieurs années comme l'abbé Pascal Bonneval, celui qui fit don d'un terrain pour la construction de l'école de Frémont.

LE CHEMIN DE L'ÉCOLE,

En classe, un banc de chêne, usé, lustré, splendide ; une table, un pupitre, un lourd encrier noir, une lampe, humble sœur de l'étoile du soir...

(Victor Hugo).

Jusqu'en 1861 les enfants fréquentent une école trop petite, sans cloison pour séparer les deux classes, le sol est en terre battue ; il n'y a pas de lieu d'aisance, les croisées ouvrent au nord. La nouvelle école est construite à ce moment là, la deuxième sera édifiée en 1880. Jusqu'en 1868 les enfants de Frémont y viendront.

Imaginez par les matins d'hiver les enfants de Frémont se rendant à l'école. Dans leurs bras, ils portent la bûche qui nourrira le feu ; ils se hâtent pour dépasser le cimetière implanté aux abords du hameau en 1851, pas trop rassurés. Surtout que les aînés leur racontent que par les nuits les plus froides les sangliers sortent des bois...

A la fin du XIX^{ème} siècle, Vaux compte donc 75 écoliers. Il y a trois écoles (une de garçons, une de filles, une mixte). La bibliothèque scolaire et populaire compte 500 volumes. Les progrès de l'instruction sont incontestables et suivent ceux du bien-être.

Depuis 1882, l'école est "*obligatoire et gratuite*".

Première communion, conduite de vaches au pâturage, épidémie d'in-

fluenza ou de rougeole, glanage, moisson (3 semaines du 28 juillet au 15 août) sont les motifs légitimes d'absence. Et tous les petits Diogène, Josué, Cléora et Arthémise de prendre régulièrement le chemin de l'école avec l'enthousiasme mesuré que l'on devine, ce jusqu'à 11 ans, fin de la scolarité obligatoire.

POUR CONCLURE :

" La rouille ronge en leurs spleens kilométriques les fils télégraphiques des grandes routes où nul ne passe ".

(Jules Laforgue).

A la fin du XIX^{ème} Vaux souffre surtout de son isolement. Seule la guerre sait la rejoindre avec ses régiments prussiens de 70 par exemple. Pas de grande route : seulement des chemins vicinaux ordinaires ou de moyenne ou de grande circulation ! Le télégraphe sera installé à Argœuves, le téléphone à Amiens. Le service des Postes est peu satisfaisant. La tournée du facteur est l'une des plus lourdes. Il part de Villers-Bocage, gagne Flesselles, puis Frémont, fait le détour de Saint-Vast, va à Vaux, termine à Bertangles. Les dépêches arrivent à 2 heures en été, à 3 heures en hiver.

La ligne de chemin de fer projetée en 1873 est à 3 kilomètres. Elle relie Amiens à Canaples. Vignacourt apparaîtrait un moment comme une station intéressante (elle communiquait directement avec les mines du Nord et promet ainsi l'obtention de charbon à prix moindre).

Les moyens modernes viendront tardivement. En 1915 le premier camion attire la foule. On l'entend de loin avec ses roues à bandage qui cahotent sur les chemins défoncés par les ornières ! On s'habitue à le voir venir pour le ramassage de la farine des moulins...

Jeannine VERDIER.